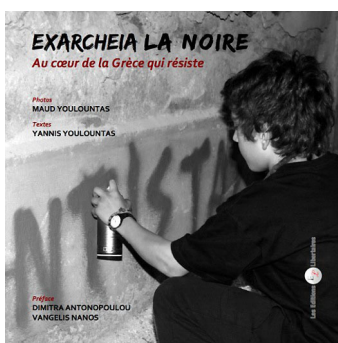


EXARCHEIA LA NOIRE

Au cœur de la Grèce qui résiste



Yannis Youlountas, 2013 (Extraits)

La Grèce est dans le mur. La ville semble en état de siège : économie en chute libre, magasins fermés, chômage dans toutes les branches, précarité à tous les coins de rue, violences policières, parlement transformé en forteresse, élus et patrons vivant cachés dans des résidences surveillées, montée galopante du fascisme, immeubles abandonnés en ruines ou en construction... Ne manque au tableau que le bruit des bombes. Pourtant, un quartier au centre d'Athènes semble plus vivant que jamais, à l'inverse de tous les autres. Ce quartier obscur et inquiétant, de l'autre côté, c'est Exarcheia. Bien qu'au cœur d'Athènes, Exarcheia n'est pas Athènes. Ce quartier a sa propre logique, aspire à l'autonomie et fonctionne comme une ville dans la ville. Quand on entre dans Exarcheia, on a l'impression de passer une frontière. On entre dans un espace qui libère l'imaginaire et respire la liberté.

Le soir où tout a basculé, le 6 décembre 2008 à 21h10, une rumeur traverse Exarcheia et fait sortir tout le monde dans la rue "ELATE GRIGORA SKOTOSAN ENA PAIDI SKOTOSAN TON ALEXI !" (venez tous, vite ils ont tué un enfant ! ils ont tué Alexis !). L'information se précise : un garde spécial de la police vient de tirer sur un jeune de quinze ans, au terme d'une banale altercation. Les riverains affluent, rejoints par des centaines d'anarchistes et d'anti-autoritaires prévenus aux quatre coins d'Athènes. Les policiers prennent peur et reculent jusqu'à l'avenue Panepistemiou, derrière l'École Polytechnique, sous la menace populaire. C'est le geste de trop, pour tout le monde ultime violence d'un pouvoir politique et financier qui se croit tout permis. La colère, contenue jusque-là, explose. L'heure de la révolte a sonné. Vers 23h, ils sont plus de dix mille au cœur d'Exarcheia. Un campement s'organise sur la place historique. On rassemble des palettes pour faire un grand feu durant la nuit. Chaises et

fauteuils descendent dans la rue. On se parle, on se questionne, on ne dort plus. 300 banques sont incendiées ou saccagées en un mois, de même que des commissariats et le ministère de l'économie par deux fois.

Le nouveau rideau de fer n'est plus au nord de la Grèce, mais partout dans les rues. C'est celui des magasins qui continuent de fermer les uns après les autres. Des maisons, des fenêtres, des portes qui sont murées. L'Europe du totalitarisme financier a reconstruit le mur autrement : entre les riches, toujours plus riches, et les pauvres, toujours plus pauvres. Les classes moyennes sont en voie de disparition. Le capitalisme se démasque brutalement dans la domination absolue des puissants sur une population à genoux et exaspérée.

À Exarcheia, comme ailleurs, beaucoup de grilles sont baissées. Mais beaucoup moins que dans le centre marchand d'Athènes ou que sur la longue avenue Voulagmeni qui mène jusqu'à la mer, au sud. Ici, on résiste en créant, en produisant et en échangeant autrement. Moins d'importation de cochonneries venues de Shanghaï ou d'ailleurs. Les Amap se développent pour supprimer les intermédiaires et faire baisser les prix. Vivre autrement d'abord pour survivre.

Le chômage de masse qui frappe la Grèce rappelle l'Allemagne des années 30 et les conséquences qu'on connaît. À Exarcheia, la violence de la crise a plutôt favorisé l'alternative humaniste, libertaire et sociale. Le quartier est massivement anti-autoritaire, avec des nuances et une pléiade d'initiatives complémentaires.

On trouve surtout des représentations de la misère sur les murs, y compris des mendiants dessinés, comme un décor visant à ne pas faire oublier ce qui se passe à l'extérieur du quartier. En effet, dès qu'on traverse la rue Solonos, on croise énormément de mendiants dans les artères marchandes devenues lugubres. De l'autre côté de

l'avenue Patisson, à l'ouest d'Exarcheia, c'est la misère à plus grande échelle. La misère qui se répand comme une maladie contagieuse. Et la faim qui se dévoile dans les regards furtifs ou insistants.

Le nazisme est de retour. 7% aux élections législatives en 2012. Plus de 15% dans les enquêtes d'opinion un an plus tard. Le fléau est partout. Partout, sauf à Exarcheia qui se revendique zone antifasciste. Sur ses principales artères, les affiches, dessins et textes sont sans appel ni concession, ni compromission.

Ici, les migrants sont tranquilles ou presque. Ils vendent à la sauvette des cigarettes de contrebande sur l'avenue Stournara, ou d'autres bricoles aux alentours du quartier, et se replient vers la place dès qu'une menace s'approche. Des guetteurs sont postés tout en bas de l'avenue. Au moindre mouvement suspect, tout le monde se lève subitement. À la moindre confirmation sonore, c'est la course, en emballant d'un seul geste toutes les marchandises. Ce manège fait songer aux proies de grands prédateurs. Des proies qui réagissent ainsi avant de fuir de la savane vers un territoire plus boisé ou à couvert.

Athènes, c'est la savane des chasseurs de migrants, agréés ou non agréés officiellement par le pouvoir. Exarcheia, c'est la jungle protectrice au beau milieu de ce vaste territoire à découvert. Un point d'eau. Un abri. Et plus, si affinité.

Le long des manifestations, les jeunes libertaires forment une chaîne avec leurs bâtons surmontés d'un drapeau rouge et noir ou tout noir. Les policiers anti-émeutes surveillent de près les cortèges et chacun cherche à impressionner l'autre. Le rapport de force est palpable, lourd, orageux. La détermination est totale. "BATSI, GOUROUNIA, DOLOFONI !" (flics, cochons, assassins !) crient les jeunes à la colonne de visages casqués et dissimulés sous des masques à gaz. Ceux qui pourraient être leur père se taisent. Seuls leurs chefs répondent dans des talkie-walkie à des ordres venus d'ailleurs, toujours plus haut dans la hiérarchie de l'ordre et du pouvoir. On attend la sortie des Molotovs, pour l'instant cachés dans certains sacs à dos. Tout peut basculer à tout moment, dans les bombes assourdissantes et les gaz lacrymogènes aveuglants et très irritants. Les yeux dans les yeux, le face-à-face continue en criant, à trois ou quatre mètres seulement, le long de la manif.

Les gaz lacrymogènes sont déversés comme du napalm. Un masque à gaz dans chaque sac, les manifestants se sont préparés à cette éventualité. D'autant plus que les gaz utilisés par les brigades anti-émeutes sont absolument proscrits en Europe. Ce sont des gaz à usage militaire, souvent périmés, extrêmement puissants et irritants, voire dangereux pour la santé. Personne ne recule. Les entrées d'Exarcheia sont tenues par des jeunes et des moins jeunes qui dépaient les trottoirs à une vitesse incroyable, outils en main, et en font des projectiles pointus et tranchants. Des guetteurs préviennent de l'arrivée

des "MAT" (CRS). Les cocktails Molotovs s'allument. Certains sont des bouteilles de bière et se projettent loin. D'autres sont des bouteilles de vin et même des magnums de 1 litre ou de 3 litres et sont jetés en se rapprochant très près ou bien d'un toit. Des jeunes courent de terrasse en terrasse pendant que d'autres, plus nombreux, sont dans les rues. Tous le 6 décembre, chaque année, on assiste à un bras de fer à l'entrée d'Exarcheia et à une véritable guérilla urbaine. Une catharsis de la souffrance endurée.

Aux violences et tortures policières s'ajoutent les sanctions très lourdes de la Justice grecque... C'est pourquoi le quartier est aussi l'un des principaux lieux de caches de résistants recherchés dans Athènes. Des planches d'échafaudage sur les toits permettent de passer d'une terrasse à l'autre très vite en cas de besoin. Certaines rues sont si étroites qu'on pourrait presque enjamber le vide. Des logements en apparence murés ou encore des caves ont le même usage. Même rien ne vaut les petits abris sur les terrasses.

NE VIVONS PLUS COMME DES ESCLAVES.

Cette devise qui a fait le tour de la Grèce est née ici, à Exarcheia, suite à l'adaptation de la pièce de Jean Genet "Les Bonnes" (d'où elle est extraite).

Une devise qui est revenue à Exarcheia quelques mois plus tard sous la forme d'un film et d'une chanson éponymes. L'occasion de découvrir et fêter cette internationalisation la lutte dans différents lieux et sur la place bien sûr.

Combien de temps encore Exarcheia portera cette énergie créatrice ? Dans quelle mesure seront-nous capables ailleurs de prendre le relais ou de nous en inspirer ? Probablement, selon notre capacité à l'engagement, car c'est bien cela qui caractérise d'abord beaucoup d'habitants de ce quartier d'Athènes si particulier. Ils agissent, sans attendre, tournés ensemble vers l'horizon, par-delà leurs différences.

"Le temps s'écoule, le temps s'enfuit" et l'oubli menace de recouvrir tout ce qui se fait là-bas et ailleurs. Les affiches se déchirent, la peinture s'écaille... Les tyrans ont les yeux braqués sur les poches de résistance qui les menacent. Le temps nous est compté et la vie nous attend.

Yannis Youlountas, Éditions Libertaires
(Avec 75 photographies de Maud Youlountas)